

Bien que je ne sois qu'un poète, un écrivain, et que ma vie intellectuelle ait été remplie presque tout entière par le travail littéraire et le souci de mon art, j'étais parfois tourmenté, comme tout homme qui pense, par l'effrayant mystère qui nous environne et je me demandais : " Pourquoi la vie ? Pourquoi la mort ? " et surtout : " Pourquoi la douleur ? Pourquoi les larmes ? " En présence de ces redoutables problèmes, l'esprit humain, on le sait, n'a trouvé que des solutions incertaines et d'ailleurs contradictoires. Aucune ne me satisfaisait. Celles qui écartent la croyance en un Dieu qui nous voit et nous juge et en notre responsabilité au delà de cette vie, me répugnaient tout particulièrement. Devant le spectacle de tant d'injustices, la supposition que le bien et le mal accompli par l'homme n'auraient de conséquences qu'en ce monde, me paraissait tout à fait absurde.

En d'autres termes, j'ai toujours eu le besoin de Dieu.

Croire en Dieu et en une âme responsable, ce n'est évidemment, comme vie intérieure, qu'un minimum. Si froid et si médiocre que soit, à ce degré, le sentiment religieux, il suffit cependant pour maintenir beaucoup d'hommes dans leurs devoirs évidents. Mais vivre selon l'honneur, le beau mérite, quand on est fils d'honnêtes gens et qu'on a eu, sous ses yeux d'enfants, que de bons exemples. Ma conscience—surtout depuis quelques années—devenait plus exigeante. Chaque fois qu'il m'arrivait de songer à mes fins dernières et d'essayer de me juger comme, un jour, Dieu me jugerait, je n'étais pas content de moi. Quand je récapitulais mon passé, j'avais souvent à rougir, et je sentais peser sur moi le lourd ferdeau de mes fautes. Par faiblesse, par lâcheté, je ne réformais pas ma conduite ; mais il faut croire, je le répète, qu'il y avait en moi un fond de chrétien, car je faisais souvent par la pensée, une sorte d'acte de contrition, et qu'il y avait aussi un fond de catholique car toute mort m'apparaissait épouvantable qui n'était pas précédée d'un aveu et d'un pardon.

Le Dieu d'indulgence et de bonté me réservait mieux qu'un hâtif et tremblant repentir *in extremis*.

Au mois de janvier 1897, pendant un séjour à Pau, où souffrant depuis plusieurs mois déjà, j'avais fui l'hiver, je dus brusquement faire venir de Paris mon chirurgien et subir une redoutable opération. Je me rendis alors parfaitement compte du danger qui me menaçait, je priai même l'excellente sœur dominicaine qui veillait près de mon lit—et à qui j'ai donné un souvenir dans ce livre—de m'aller chercher un confesseur, au cas où mon état s'aggraverait. Mais mon ami le docteur Duchastelet me sauva la vie une première fois, et je ne pensai plus qu'à la prompte et complète guérison qui m'était promise.

L'avertissement était clair, mais il ne fut pas entendu ; et je frémis aujourd'hui en me rappelant ma coupable indifférence et ma folle légèreté. J'ai voulu du reste montrer combien l'oubli de toute idée religieuse était encore profond dans mon âme à cette époque, en plaçant dans ce volume les pages intitulées *Cloches et Lilas*. Quand je les écrivis, j'étais revenu à Paris depuis